

Ana Mariscal, Miguel Delibes, la cinéaste, l'écrivain, une « politique » commune?

El camino: une adaptation au cinéma (budget minimal) de 1963 par Ana Mariscal (1921-1995) du roman de 1950 de Miguel Delibes (1920-2010). Un film longtemps oublié et finalement redécouvert et primé à Cannes en 2021.

Miguel Delibes: El camino - le premier roman de l'auteur qui, interviewé, a parlé de l'intention de ses romans: «Ces enfants qui courent partout et traversent les pages de mes livres peuvent être des enfants bourgeois ou de bonne famille, ou des enfants oubliés, pauvres et dépourvus d'attention, mais il y a un, le Mochuelo dans le roman El camino qui est ni l'un ni l'autre, qui avec son apparence résume le sens de mon oeuvre devant le progrès et par conséquent un des piliers sur lesquels elle repose: la défense de la naturaleza („naturalité“, le comportement naturel, langage «parlé» etc)». Des critiques comparent Delibes à Miguel de Unamuno 1864-1936 en ses vues sur l'humanité et la nature: «Dans cette tradition d'un romantisme qui a survécu comme chez Simmel, Azorin ou Unamuno se trouve Delibes, dont les romans commencent souvent avec une description d'une localité, soit rurale, soit urbaine. Comme dans «Parabole du naufrage» de 1989...» (Ana Sedeno Valdellos, Miguel Delibes: El camino de la literatura al cine, Univ. de Malaga, Sur Nr.15 Automne 2020) Delibes est ancré en Castille, il était opposé à la centralisation. Un catholique laïque, réfractaire à l'ostentatoire, un narrateur minutieux d'un réalisme «cru».

Ana Mariscal: Très tôt actrice (1940), stimulée par son frère aîné, parfois jouant avec lui, dans plein de films. A travaillé avec Francois Perier e.a. dans «Nous sommes tous coupables» (Il magistrato) 1959 de Luigi Zampa (néoréalisme italien), avec Annie Girardot e.a. dans «L'autre femme» 1964 de Francois Viliers. Écrivaine, scénariste, productrice (la Bosco Peliculas avec son mari, cameraman,).

Première femme réalisatrice en Espagne et d'une bonne dizaine de films (1952-1968). A travaillé en Argentine, en Italie. Avec sa propre compagnie de théâtre elle a voyagé en Espagne, en Amérique hispanophone. Même génération que Delibes, réfractaire comme lui, à sa propre façon. «Parce qu'elle a joué dans «Raza» 1941, la «petite fiancée de l'Espagne franquiste» Ana Mariscal a souvent été considérée comme la cinéaste officielle du général Franco. Il est temps de redécouvrir cette femme intelligente, sensible, aux multiples talents artistique. À la fois actrice, scénariste, productrice et première réaliste espagnole au sens le plus complet du terme, Ana Mariscal est vraiment une très grande Dame du Cinéma.» (www.don-alfredo-mayo.com 2007)

Deux célébrités artistiques. Si l'oeuvre de Delibes a quelque chose de nouveau en littérature espagnole, El camino de Mariscal, doit certes, beaucoup au néoréalisme italien, mais ne doit rien, me semble-t-il, au franquisme, ne serait-ce que par une relative liberté de l'auteure, des artistes à partir de la fin des années 40, quand, après la défaite de ses alliés, Franco tend à sortir le pays de l'isolement, veut montrer une modernité vers l'extérieur en gardant intacte le conservatisme à l'intérieur (nomination d'un cabinet de technocrates en 1957, montée de l'Opus Dei aux dépens de la Phalange). Déjà en 1953, vu la situation économique, il avait dû céder aux demandes des EU d'établir des bases en Espagne. L'arrivée des militaires et du personnel américains avec leurs infrastructures considérables avait commencé à influencer les mentalités. Parmi les artistes, des réfractaires au conformisme ordonné sont apparus suite aux changements politiques, Delibes fut probablement un des premiers. Je reprend de Wikipedia: (Michelle Vergniolle-Delalle indique) : « La réponse au discours grandiloquent du pouvoir, au travestissement d'un quotidien dramatique en bulletins de victoire, à l'impudence, à l'hypocrisie et au mensonge ne peut nécessairement être que le réalisme dans le sens de la recherche de l'expression objective d'une réalité que les vainqueurs s'emploient à masquer » (La parole en silence, Paris, Harmattan 2004). Ceci pour l'ambiance lors de la parution des deux oeuvres.

El camino: La fin, un drame non-dramatique. Une fin abrupte de l'insouciance enfantine, de la „légèreté“ de l'enfance: la mort accidentelle du copain. Le copain avait aimé les oiseaux. Mochuelo prive une petite grive de sa „légèreté“ du vol dans les airs. Il la tue à la fronde. Une fatalité pour la créature. L'aléatoire du sort. Dans un moment inaperçu, Mochuelo dépose le petit cadavre sur celui du copain. Pour qu'il reste moins seul dans sa mort? Signe d'avoir compris ce qu'est la sortie de l'enfance, l'entrée dans le monde des adultes: la conscience bouleversante de sa propre finitude?

De retour auprès du mort, apercevant l'oiseau, les endeuillés évoquent un miracle, un signe mythique. La naissance d'un mythe, une bigoterie se préparent. On attend du curé, vite appelé, qu'il confirme et sanctifie l'événement. Mais non, celui qui pour l'auteur du roman incarne une sagesse perspicace, ne joue pas le jeu et devine bien l'origine du "miracle" et l'intention sympathique à l'oeuvre.

L'allusion à la nécrophilie du phalangisme, du fascisme, à la surenchère de l'héroïsme, par conséquence le refus de l'idéologie du franquisme, me semble évident. De même quand Daniel le Mochuelo avec ses 11 à 12 ans part à l'internat, quand le garçon et le lecteur aussi, ont en tête ce que Don José, le curé leur a conseillé: «Dieu a désigné un chemin (un camino) à chacune et chacun et le bonheur c'est de le suivre, aussi modeste qu'il soit et ne pas chercher un autre par ambition.» Ce n'est pas, à mon avis, le quiétisme que prône le dictum, mais le respect de la différence des humains, face à une propagande nivelante, inhumaine.

"... le invadío una sensación muy vivida y clara de que tomaba un camino distinto del que el Señor le había marcado. Y lloro al fin." Dernière phrase du Roman: Daniel pleure, pleure la perte du copain et/ou pleure bien plus...

Que faire quand l'État piétine la dignité humaine? Quand „les masses“ suivent dans l'illusion d'un „sens commun“ perverti? Quand, aveuglé par le pathos, la surenchère de symboles „patriotiques“, - l'ego individuel aliéné se nourrit d'images de grandeur, se fond dans l'ego apparent d'un leader-imposteur? Quand „on“ se laisse prendre par le spectacle dépassé, jadis inventé dans le cadre de la construction d'une „nation“, *a posteriori* douteuse, que faire?

Que faire, quand l'une ou l'autre, notamment parmi les artistes, habituellement à distance des masses et souvent de leurs propres faits et oeuvres. ne prend pas ce que l'Etat et l'environnement veulent lui imposer? Elle et lui savent bien qui, dans ce bras de fer, est le plus fort. Ne jamais perdre pieds, toujours se demander où est la réalité. Ne pas se servir d'armes indéfendables pour garder sa propre dignité humaine. Et néanmoins rester en vie et - agir.